



LE CHAMPION DES TAUREAUX A COURTES CORNES.

Parmi les animaux récemment exposés aucun n'a attiré autant l'attention que "Choise Goods", un splendide taureau de la race d'Ang...

TEMPERATURE Du 25 décembre 1901.

Table with weather data for various locations including Fahrenheit and Centigrade scales.

Le Climat et l'Avenir DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Entre toutes les villes grandes et petites du Sud de l'Union, Est et Ouest, qui jouissent des douces d'un climat tropical durant les rigueurs de l'hiver, sans être...

sans pluie torrentielle comme il n'arrive que trop souvent par...

Que de contrées dans l'ancien monde et même dans le nouveau, peuvent se vanter de jouir de pareils privilèges et d'avoir notre sort à l'heure actuelle!

Comment une ville aussi bénie du ciel n'est-elle pas plus peuplée? Comment n'est-elle pas encore devenue la rendez-vous obligé de tout ce qui, aux Etats-Unis, joint de l'opulence ou, tout au moins, de l'aïssance?

C'est là un problème que bien des gens sensés se sont posé depuis longtemps déjà sans en pouvoir trouver la solution. Nous assistons en ce moment à un mouvement intelligent qui entraîne les populations du nord et du sud vers notre ville; il est la conséquence nouvelle des événements de la guerre hispano-américaine. Survivra-t-il à ces événements et sera-t-il durable?

Loi nous ne devons plus compter uniquement comme auparavant sur les causes extérieures. Le passé a pu être l'aïssance d'un heureux hasard, l'avenir dépend de nous, de notre activité et de nos intelligents efforts, et surtout de la direction que notre administration louisianaise et néo-orléanaise saura donner à nos affaires. Les capitalistes, les industriels, les travailleurs nous sont venus par suite de circonstances indépendantes de nous; ils ne nous resteront que par nous, si nous savons les retenir.

CHRISTMAS.

Oh! qu'il est beau ce sentiment de la famille et du foyer qui, chez les peuples les plus mercantiles même, réunit tous les membres d'une même famille habituellement éloignés, et à date fixe, autour de la table paternelle, ou en l'absence du père, autour de celle de l'aïné.

Hier c'était Christmas et l'Américain pratique redevenu rêver a rallié le sol natal. Il a évoqué les tables chargées d'or-fèverie brillante, de surtoutes plaquées, qui mettent un air de fête dans la maison.

Pour les Créoles, la date change: notre grand jour est le 1er Janvier.

Pères et grands-pères pour recevoir leurs enfants au jour des souhaits vont parer leur table pour qu'elle soit accueillante et gaie.

Mort d'un chimiste célèbre

Joseph Henri Gilbert, chimiste anglais, dont nous avons annoncé la mort avant-hier, dans nos dépêches, était né à Hull, le 1er août 1817. Il suivit les cours de l'Université de Glasgow, puis du collège de l'Université de Londres, et passa ensuite à l'Université de Gießen où il fut élève de Liebig et où il prit le diplôme de docteur en philosophie. De retour à Londres en 1840, il devint assistant ou préparateur du professeur Thompson à l'Université de Londres, passa à Manchester pour y étudier les procédés chimiques de l'impression sur étoffes et s'associa en 1843 aux recherches de chimie appliquée à l'agriculture poursuivies par Sir J. B. Lawson dans ses fermes de Rothamsted.

En 1884, il refusa la chaire d'économie rurale à l'Université d'Oxford, pour garder la direction du laboratoire de Rothamsted. Membre de la Société chimique de Londres depuis 1841, et de la Société royale de cette ville depuis 1860, il avait été correspondant de l'Institut de France (Académie des sciences) le 9 juillet 1883. Les travaux de ce savant chimiste ont été insérés dans les "Philosophical transactions of the Royal Society."

Les Américaines

Un article de Max O'Beil:

Je sors du Concours hippique de Madison Square Gardens, la plus belle exposition de femmes que j'aie jamais vue au monde. Au Concours hippique de New-York, ne me parlez pas des chevaux, parlez-moi des femmes, ou plutôt, laissez-moi vous en parler.

Bien des fois j'ai eu l'occasion de m'extasier sur les Américaines; mais à New York il faut être circonspect. Les Américaines sont susceptibles et quelque peu soupçonneuses: quand les étrangers qui les visitent leur font des compliments, ils se demandent immédiatement si ces étrangers sont sincères et s'ils ne sont pas venus aux Etats-Unis pour y faire la chasse aux dollars. Mais à Paris le danger n'existe pas, et je vais pouvoir m'exprimer avec toute la franchise dont je suis capable.

Eh bien non, jamais je n'ai vu spectacle plus élégant, plus brillant que celui que présente le Concours hippique de New-York; c'est unique. Certainement pas à Londres où les concours de ce genre sont gâtés par l'admission, aux places bon marché, d'un public bryant qui applaudit à propos de rien et qui témoigne son enthousiasme par des hurlements de bêtes sauvages. C'est toujours, en Angleterre, un spectacle de contraste à outrance: une société d'élite, calme, silencieuse, blasée, à côté d'une populace qui n'a encore appris à s'amuser qu'en faisant du bruit.

La scène de Madison Square Gardens à New York est beaucoup plus française qu'anglaise. Au reste, je ne connais pas de ville, dans ce monde dont j'ai visité tous les coins, qui ressemble plus à Paris que New York, et je n'hésite point à dire que ce sont les femmes qui donnent à la

métropole des Etats-Unis une apparence aussi française.

Au Concours hippique de New-York, les femmes sont en toilette de ville, le soir aussi bien que l'après-midi; mais le soir, en toilettes de couleurs plus claires et plus brillantes et en chapeaux qui sont des chefs-d'œuvre de l'art. Pas de décolletage comme en Angleterre, où les jolies filles d'Albion, belles comme les femmes peuvent l'être quand elles s'en donnent la peine, ne manquent jamais l'occasion de vous montrer leurs beautés et semblent dire: "Pourvu que je ne montre pas mes pieds, je suis sauvée."

Ici, c'est la société d'élite qui se donne rendez-vous. Pas de places au dessous de deux dollars (soit environ neuf francs), par conséquent pas de profanum vulgare. Les premières loges sont de cinq cents dollars—c'est à dire plus de deux mille francs. Les loges favorites sont même mises aux enchères plusieurs semaines à l'avance et atteignent des prix fabuleux. Nous allons donc y voir le select par excellence, et cela d'autant plus facilement que ces premières loges sont au rez-de-chaussée, séparées de l'arène par une promenade circulaire. Mon poste d'observation est bien indiqué: faire le tour de l'arène et regarder les loges.

Fort peu de notes discordantes à enregistrer dans cette symphonie éblouissante de femmes et de toilettes. C'est du bon ton partout, une société de bon aloi, au milieu de laquelle les parvenus vulgaires se trouveraient mal à l'aise. Et quel chic! Comme tout ce monde féminin est alerte, trotté, palpitant de vie! C'est à peine si je découvre, dans cette foule immense, cinq ou six femmes affublées de toilettes outrées et couronnées de chapeaux dignes de figurer sur la tête de marchandes de vulgaire. Encore faut-il ajouter que si les hommes qui les accompagnent n'ont point l'air, par leurs manières, d'avoir hérité leurs millions, ils ont du moins l'air assez intelligent pour nous faire comprendre qu'ils ont su les gagner eux-mêmes, que la génération suivante sera décaissée et, dans vingt ans, produira des femmes qui pourront épouser des lords et faire excellent figure dans les salons de Mayfair et de Belgrave.

Je me promène et ne peux me tirer de la tête cette première impression que j'eus lorsque—il y a quatorze ans—je fis ma première promenade à New York: "Ces femmes sont des Parisiennes!" m'écriai-je. C'est encore ce que je m'écrie. Quelles allures! quelle grâce! Comme les épaules tombent bien, comme les ondulations sont bien indiquées, sans être exagérées! comme la taille est souple!

Vous ne m'expliquez pour quoi ces femmes qui, dans la bonne société américaine, sont pour la plupart d'origine britannique ont l'air si peu anglaises? C'est parce que, direz-vous, ces femmes portent les dernières modes de Paris. Non, cela ne saurait être la raison. La haute société anglaise porte aussi les dernières modes françaises, sans pour cela perdre un seul instant son cachet anglais. Le regard franc, le front intelligent, la vivacité des mouvements, l'absence d'affectation et de raidement, la souplesse et la grâce de la taille et de la démarche, le port serein, voilà ce qui caractérise l'Américaine et la fait tant ressembler à la Parisienne.

Voilà aussi ce que je dis à une charmante Américaine que je connais depuis des années, et que je rencontre dans la salle:

—Vous avez raison, me dit-elle, ce sont bien là, en effet, les traits caractéristiques de l'Américaine; mais ce qui leur donne la grâce, la souplesse, l'élasticité et l'allure des Parisiennes, c'est (ici elle me chuchote à l'oreille), c'est que, au lieu de s'enfermer dans des cuirasses comme le font les Anglaises, elles portent des corsets français et savent les ajuster à merveille. C'est le corset qui fait la femme.

La remarque est probablement juste. Je m'empressai d'accaparer mon amie et d'en faire mon guide au milieu de cette brillante foule mondaine. Elle se laisse faire et propose de me piloter et de transformer pour moi cette scène anonyme en scène vivante. Elle connaît son New-York et tout New-York la connaît.

Nous partons en chasse. D'abord nous passons une loge occupée par sept femmes aux toilettes les plus exquises, un septième en gris perle, rose, héliotrope, saumon, lilas, crocus et vert clair. Chaque toilette a son cachet distinct, c'est une symphonie délicieuse. Ces dames ont évidemment tenu meeting et se sont bien consultées avant d'offrir au public cette jolie harmonie de couleurs que je recommanderais pour un ballet de féerie.

Mon amie me félicite d'avoir découvert le bon goût des Américaines. Il y a tant d'étrangers qui se trompent et qui jurent les Américaines d'après les échantillons vulgaires qu'ils rencontrent souvent en Europe!

Je quitte cette loge avec regret, mais... nous repasserons. —Ces sept toilettes, me dit mon mentor, sont, avec les chapeaux, le sept à huit mille dollars.

—Cela fait, dis-je, environ quarante mille francs. C'est pour rien, et il est fort heureux que ces millionnaires aient une aussi belle occasion de faire usage de leurs dollars. Ces dames, sans aucun doute, sont des millionnaires...

Elle réchâtit: —Tous fantasmes sont représentés dans cette loge et possèdent, à elles trois, de quatre à cinq cents millions de dollars.

Je multiplie au plus vite par cinq et j'arrive au chiffre de deux milliards cinq cent millions de francs. Je me sens prêt à m'évanouir.

Vous continuons notre promenade. Je reconnais dans une loge deux aristocrates anglais, lord B... et lord K... Ils semblent rêveurs. Près d'eux sont assises deux jeunes filles dont la dot sera de vingt à trente millions de francs. Voilà, en effet, de quoi faire rêver ces milliards qui, dans leur imagination, sont déjà sans doute en train de rebâtir les châteaux de leurs ancêtres, de payer leur dette et de retirer leurs écus-sons du Mont-de-Piété.

Puis lord, j'apprends des potins, des histoires de divorce. Eh mou Dieu, le monde égoïste est un peu partout le même; mais la chronique scandaleuse n'est pas mon genre, et je passe. Je pourrais bavarder longtemps encore, car mes charmantes Américaines est spirituelle, causeuse, et mondaine du meilleur... mais il se fait tard et il faut rentrer.

Mépris! dans mon enthousiasme pour ces dames, j'allais oublier de vous dire qu'il y avait des chevaux, et des chevaux de toute beauté, à ce Concours hippique; mais allez donc regarder les chevaux en Amérique, quand vous pouvez regarder les Américaines!

Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

UN PÈLERINAGE.

On raconte que Villiers de l'Isle Adam, accompagné de quelques amis, comme lui wagnériens de la première heure, se rendit un jour en pèlerinage à la petite villa de Tribschen, près du lac de Lucerne, où vivait alors retiré l'auteur de "Lohengrin". Tous les fervents, de quelque nationalité qu'ils fussent, étaient les bienvenus dans la demeure du dieu; mais aucun encore ne lui était plus agréable que celui de ses admirateurs français. Richard Wagner reçut donc les pèlerins avec une grâce exquise, et pour causer plus longtemps il les retint à déjeuner. La conversation se faisait en français. L'illustre musicien, depuis son séjour à Paris, s'était toujours flatté de connaître assez bien non seulement notre langue, mais encore l'argot de boulevard; il mettait même une certaine vanité à pratiquer le calembour et "la Capitulation", qu'il eut la regrettable idée d'écrire après la guerre, devait être, en partie, l'effet de cette coquetterie. L'honneur, Wagner et ses invités passèrent dans la salle à manger. La table de l'exilé était modestement servie: un poisson, couché sur un lit de perail, en formait le principal ornement. Wagner désigna à chacun sa place: on s'assit. Jetant alors à ses convives un regard malicieux et leur montrant du geste la traite saumonnée: "Gombadriod!" dit le musicien. Les invités demeurèrent silencieux; un vague étonnement se peignait sur leurs visages, pendant que celui de leur hôte s'illuminait d'un radieux sourire: "Gombadriod!" répéta Wagner. L'étonnement des convives devint de la stupeur: "Mais oui! gombadriod! Drai-de! brère canolis!" Et le poète de "Lohengrin", de "Tristan" et de "Parsifal" s'exclamait: tel un dieu d'Ihomère, d'un rire inextinguible.

VIN MARIAN

Tonique Fameux dans le Monde Entier

RENSEIGNEMENTS. Le VIN MARIAN est en vente dans les pharmacies dans le monde entier. Le public est spécialement mis en garde contre les substitutions et les imitations que l'on tente en raison de la popularité du Vin Marian.

THEATRE CRESCENT

"Lost River" a fait décidément conquête des habitués du Crescent. C'est une description fidèle de mœurs de l'Indians. L'auteur a touché la corde sensible du public. Aussi le succès est-il énorme. Il y aura aujourd'hui matinée à Crescent. La salle sera comble un fois de plus.

THEATRE DE L'OPERA

Ainsi que nous l'avons annoncé, la soirée donnée ce soir pour l'abonnement du jeudi. Samedi prochain, Lohengrin; dimanche en matinée, Herold; le soir La Traviata d'Argei.

GRAND OPERA HOUSE

Hier en matinée, la troupe Ballet de la ville donnait à ses habitués la ravissante pièce intitulée "Cendrillon". Cendrillon! Jamais pièce n'a été mieux choisie pour plaire à la jeunesse qui fréquente les théâtres pendant les fêtes de Noël et de Jour de l'An. C'est une comédie grand spectacle avec ballets, marches et exercices chorégraphiques. En voilà pour toute une semaine! salles comblées.

Revue des Deux Mondes. 22, rue de l'Oratoire, Paris.

Sommaire de la Livraison du 15 décembre 1901.

- Madame de Maintenon d'après les Souvenirs inédits d'une de ses secrétaires, par M. le comte d'Hautecloque, de l'Académie Française.
L'Académie de Santa Clara, Conte de Noël, par M. Thomas Ne son Page.
III—Le Paysan Poète de la Sonnet, par M. Ernest Sellière.
IV—Le Travail dans les Mines, la Conférence internationale de Berlin, par M. André Lebon.
V—L'Autre Amour, deuxième partie, par Claude Ferval.
VI—Les Epaves de la Musique, L'Opéra Médiéval, par M. Camille Bellaigue.
VII—Revue Littéraire — Les Rapports de la Science et de la Littérature, par M. X. Biéle, par M. René Doumic.
VIII—Revue Etrangères. — Mystère de Marie Stuart, de M. Adrew Lang, par M. T. de Wyzewa.
IX—Les Livres d'Etrennes, par M. J. Bertrand.
X—Chronique de la Quinzaine Histoire Politique, par M. Francis Chateaux.
XI—Bulletin Bibliographique.

THEATRES.

THEATRE TROCADERO

On ne peut guère rêver un spectacle de plus attrayant que celui qui nous est offert en ce moment par la troupe du Trocadero. La matinée d'hier a été très fructueuse ainsi que la représentation du soir. "Humpty Dumpty" a toujours attiré et attirera toujours la foule. A côté de frères Mico on peut admirer l'étonnante Gorline dans ses danses électriques. Incomparable jongleur Zareni et les acrobates dans les exercices aériens sont toujours bruyamment applaudis.

THEATRE AUDUBON

Jusqu'ici la troupe Aubrey ne fait que marcher de succès en succès, mais jamais elle n'a été aussi heureuse que cette semaine, grâce au drame "Ile du Diable", qui n'est que la mise en scène de l'affaire fameuse de Dreyfus. L'interprétation fait d'ailleurs grand honneur à M. Snow et à Miss Dal Glisb.

THEATRE TULANE

Il y a eu hier grande matinée au Tulane à l'occasion de la fête de Noël. On y donnait la pièce en vogue pour le moment: "San Toy" — une opérette aussi intéressante qu'amusante, qui est montée avec goût et dans laquelle brillent les motifs les plus gracieux, les plus vifs. Elle a fait fureur en Angleterre et elle achève, durant la saison actuelle, la conquête des différents parterres de l'Union Américaine.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

MARJOLAINE

par Georges Spitzmuller.

Première Partie.

DE CHUTE EN CHUTE.

XVIII

LA MENDIANTE DE SAINT PIERRE LIPPE DU ROULE.

Le fraudeur avait, nous le sa

vons, ses clients attirés, qui lui restaient fidèles avec le double plaisir d'acheter à moitié prix et de leur le fier.

Pendant une semaine, Fararant indiqua à la petite vendeuse les maisons et les étages où le débit était assuré.

Marjolaine n'avait qu'à frapper aux portes et à recevoir l'argent en échange des paquets d'allumettes; ils s'enlevaient comme du pain.

Puis elle s'acquitta seule du colportage. La Mort aux Allumettes était enchantée de la collaboration de sa jeune auxiliaire.

—Quelle veine j'ai eue! se disait-il souvent, de dénicher cette gaminelle... Elle travaille à merveille et ne me coûte pas un sou...

Et le fraudeur se frottait les mains, ravi.

Lui, qui depuis longtemps n'avait eu devant lui un sol vaillant, se vit bientôt à la tête d'un pécule respectable: cinquante francs.

Et le magot s'arrondissait vite, — il y comptait, — malgré les noces et les petites verres qui pourraient l'écorner...

Car la petite vendait très bien. Sa mignonne figure, toute triste souffrante, inspirait à chacun tant de pitié sympathique que l'on ne pouvait résister de lui venir en aide en achetant sa marchandise. Fararant s'en rendait compte;

il en abusait.

De son côté, lui pouvait fabriquer beaucoup d'allumettes pendant les heures où la fille de Manola le remplaçait à la vente.

Les jours s'écoulaient donc, teintés de rose pour l'ex-garçon de laboratoire.

Sa brutalité envers Marjolaine s'en atténuait un peu. Aussi bien, la douceur et la résignation de la mignonne l'avaient plus d'une fois désarmé lui-même. Mais la détente ne dura pas longtemps.

Un jour, l'enfant ne rentra pas à midi, comme d'habitude.

Elle était partie de grand matin avec Médor.

Ce retard inquiéta la Mort aux Allumettes.

Non tant à cause de l'enfant elle-même, mais il avait toujours certaines craintes au sujet de sa contrebande permanente.

—Pourvu qu'elle ne se soit pas fait pincer avec son chargement! pensait-il. Il ne faudrait plus que ça!... Phosphorette vendrait la meuble, et je ne tarderais pas à roucher à l'ombre, moi!... Il allait être une heure de l'après-midi.

—S'il! Elle a été cueillie en route! se dit le fraudeur affolé. Crati! mon affaire est claire.

Des pas retentirent dans l'escalier.

—Ca y est! murmura la Mort aux allumettes, une saeur froide aux tempes... Voilà les rats de cave ou les gendarmes.

O exagération de l'imagina

tion!... C'était simplement Marjolaine qui rentrait...

—Eh! elle avait l'air content.

—D'où viens-tu? vociféra Fararant sans remarquer des traces de larmes récentes sur le visage de la pauvre. Hat il permis de rentrer à pareille heure? Tu t'es amusée avec Médor, je parie!

Et, au fond de lui, le fraudeur eût désiré l'exactitude de cette hypothèse qui l'aurait rassuré.

Apenrée, Marjolaine gardait le silence.

—Allons, réponds! ordonna la Mort aux Allumettes. Et d'abord, l'argent? Tu dois avoir quatre francs à me remettre.

La fillette, l'air désolé, ne se pressait pas d'obéir.

—Voyons, tonnerre! cria Fararant, hors de lui. Vas-tu m'amener la finance?

Avec un gros effort, l'enfant balbutia, la voix pleine de sanglots que contenait la terreur du maître:

—Je n'en ai plus...

—Hein?

—J'ai perdu mon porte-monnaie en revenant... Tout était vendu... J'avais bien les quatre francs...

—Et comment as-tu fait pour perdre cette somme?

Je ne sais pas... Le porte-monnaie était dans mon cabas... En descendant un trottoir, j'ai vu qu'il n'y était plus... Je suis retournée loin, très loin pour chercher. Je n'ai rien trouvé...

Voilà pourquoi je suis en retard... Et puis, je n'ossais plus rentrer.

—Tu savais ce qui t'attend, hein? Pour sûr que je vais t'apprendre à soigner tes affaires. Tu vas voir...

Il leva la main sur elle.

—Pardon!... oris Marjolaine toute tremblante, en tombant à genoux, les mains jointes. Ne me battez pas, monsieur...

—Du pardon? Pas de ça!... Ta sottise mérite une leçon... La voilà!

Les taloches pleuvaient dru comme grêle sur la pauvre petite créature. La brute secouait rudement l'enfant qui pleurait, éperdue...

Tout à coup il s'écria: —Tiens! qué que c'est que ça? J'entends un tintement métallique dans tes poches, morveuse... Ten as donc de l'argent?

—En un tour de main, il la fouilla.

—Hein!... Je disais bien! s'écria-t-il, un comble de l'exaspération. Tu mentais, petite gausse... Tu as caché mes sous pour ne pas me les rendre.

—Mensonge!...

—Non, je ne mens pas. Elle croyait que je mentais et m'a fait l'annonce d'une pièce blanche... Je l'ai gardée pour acheter de temps en temps une bonne bouchée à Médor.

—C'est bien, grommela Fararant, médiocrement convaincu. Ton histoire est une invention. Mais je conserve ta monnaie. Oubliés toujours ça de rattrapé!... Allons, mange ta soupe, maintenant.

Il lui désignait un petit bidon placé sur le fourneau éteint.

Le récipiendaire était grassement, malpropre, la soupe aigre et froide.

Marjolaine la mangea du bout des lèvres, le cœur gros, pendant que Fararant s'en allait, l'enfermant à double tour.

A présent que les affaires allaient bien, il prenait l'habitude de cette sortie quotidienne après midi, agrémentée de l'extrait d'un mok à fine pris dans un café du voisinage.

La fillette resta donc seule avec Médor qui, en entendant tonner son maître, s'était prudemment caché sous le lit.

Ce fut lui qui lappa la soupe de Marjolaine. Celle-ci était trop bouleversée pour pouvoir manger.

que vous qui me restaient pour l'en acheter!... Pendant ce temps, assis devant la tasse fumante d'où le noir breuvage dégageait son parfum, Fararant passait. L'ex-potard fumait, tout en savourant à petites gorgées son approximatif mok. En même temps, il songeait. Il songeait au récit de Phosphorette, à cette année qu'elle prétendait avoir reçue d'une dame charitable... Et pourquoi pas, après tout? Il n'y avait là rien d'in vraisemblable. D'ailleurs, il avait bien remarqué la bienfaitrice, en effet. —La moncheronne est gracieuse, se disait la Mort aux Allumettes; elle a l'air doux et navré... Son aspect a fort bien pu toucher le cœur de la philanthrope en jupons... Tiens! tiens!... Ça paraît... Il lui venait d'ouvrir une perspective à Fararant. Pourquoi n'utiliserait-il pas la petite autrement encore que comme vendeuse d'allumettes? Ne pouvait-elle pas mendier un peu, son travail journalier accompli? Elle aurait pour cela les heures entières de l'après-midi. Il lui serait possible de réaliser de fructueuses recettes.